



CARNET JEAN DE LA FONTAINE

Focus – Le naturel au XVIIe siècle

Capucine Zgraja

L'idée de *naturel* s'implante dans l'usage critique durant la première moitié du XVIIe siècle. Il désigne un ensemble d'idées et d'exigences qui remontent pour la plupart à la rhétorique antique et qui ont été réélaborées en fonction du goût contemporain et des formes littéraires de l'époque. Comme l'explique B. Tocanne, au XVIIe siècle, « la théorie du style naturel est liée à une rhétorique de la représentation. Le langage doit représenter la pensée, comme la pensée doit se représenter les choses dans leur vérité. Le problème [...] est de savoir comment représenter la vérité de manière agréable [...] »¹. Le *naturel* serait donc, paradoxalement, le vrai. Dans cette fiche, nous ferons un bref parcours de cette notion en nous appuyant sur l'ouvrage de B. Tocanne, *L'idée de nature en France au XVIIe siècle* (1978).

1. Définitions

Le terme de *naturel* renvoie d'abord au bon usage de la parole écrite et orale, c'est-à-dire à l'adéquation d'un style à son sujet, d'un style à un genre. Par exemple, le style sublime correspond à la poésie épique ou héroïque. Le *naturel* proscrit ainsi la recherche ostentatoire de la singularité dans l'expression. Un certain conformisme stylistique est revendiqué et la critique confronte les œuvres aux règles du bon usage pour évaluer leur valeur.

Le naturel est aussi à rapprocher du vocable de *naïveté*. Cette dernière notion a d'ailleurs plusieurs acceptions. Un style naïf désigne d'abord l'exactitude et la fidélité de l'expression par rapport à ce qu'elle exprime (on recoupe alors la première définition de *naturel*). Un style naïf s'oppose aussi à la pompe et à l'éclat ; en outre, le labeur ne doit pas s'y faire sentir. Cette seconde définition renvoie évidemment à la notion de *grâce* essentielle à l'esthétique classique et aux milieux galants du premier XVIIe siècle. La grâce, c'est la spontanéité, la souplesse et l'aisance d'un discours. C'est cette douceur et cette harmonie d'un texte où les mots et les idées s'enchaînent sans heurt et sans effort. C'est un art caché sous une facilité apparente. Les critiques de l'époque retrouvent ces qualités chez des auteurs tels que Pelisson, Voiture et Sarrasin. Précisons que le *naturel* correspond aussi bien à une exigence stylistique qu'au code social des milieux galants : « l'honnête homme » doit être élégant aussi bien dans ses paroles que dans sa gestuelle et dans son caractère.

Le naturel renvoie enfin au style simple, qui s'oppose, depuis Cicéron, au style orné (*i.e.* comportant beaucoup de figures). Cette dichotomie est reprise au XVIIe et correspond au goût contemporain pour les formes et les styles simples et familiers. Aux modèles scolaires et classiques que sont Cicéron et Démosthène, les contemporains préfèrent Horace et Marot.

¹ B. Tocanne, *L'idée de nature en France dans la seconde moitié du XVIIe siècle*, Lille : Presses Universitaires de Lille, 1978, p. 409.

2. Le style naturel à l'âge classique

Au XVII^e siècle, le naturel devient une qualité générique, commune à tous les styles et à tous les registres. Car ce n'est ni un style particulier qui se situerait après le sublime et le médiocre, ni un registre au même titre que les registres fleuri, doux, galant, ou plaisant. En fait, des diverses tendances énoncées précédemment se dégagent une rhétorique du naturel fondée sur les nécessités fondamentales de la communication et la finalité du langage : elle se définit par la clarté du discours et la simplicité de la construction et correspond à une volonté de respect des codifications. Le goût mondain pour le *naturel* s'affirme surtout dans les années 1650. Il va de pair avec la perception rationnelle du monde, et la volonté, si chère à la deuxième moitié du siècle, d'exprimer le vrai par le langage. Il s'oppose en effet au style fleuri et figuré, et plus encore, il cause sa disparition, puisque, dans ces mêmes années, le style figuré est condamné au nom de la justesse, de la simplicité et de la spontanéité.

Le *naturel* désigne alors la capacité d'un auteur à prendre tous les tons du plus bas au plus élevé, et à aborder tous les genres du plus sérieux au plus familier, et cela sans laisser paraître ses efforts. Ainsi le naturel renvoie à la fois au bon usage des genres et des styles et à la valeur de spontanéité. Il est conduit par l'idéal de la conversation galante, au langage souple et simple, qui s'oppose au langage courant et grossier : « quand on dit qu'il faut suivre la nature, on parle de la nature polie, savante, régulière, conduite par l'art et par la prudence » (Boissimon, *Beauté de l'ancienne éloquence*). Au cœur de cette notion, il y a donc un paradoxe : celui du travail qui conduit à un art dit naturel. Comment conférer au langage de l'art et de la politesse les caractères de la nature ? On lui refuse l'affectation et on exige de lui la simplicité, la souplesse et l'aisance. Les fausses beautés et les délires de l'imagination sont critiqués, tandis que le véritable et la clarté sont demandés et chantés. En fait, si l'on veut imiter la nature, l'art doit perdre ce qu'il a d'artificiel. L'art rejoint la nature quand il est intériorisé, assimilé, quand la culture devient une seconde nature. Le XVII^e n'a pas rêvé d'une parole rendue à la liberté ou soumise aux libres impulsions du génie, mais plus exactement d'un art dont l'artifice se masque, d'un art caché qui reproduise dans la souplesse de son mouvement l'allure d'un objet naturel cohérent et souple. La difficulté est de « purifier la nature » et de la polir sans la gâter. On pense alors à Horace et à sa fameuse formule : « *Ludentis speciem dabit et torquebitur* »² (*Ep.*, II, 2, v. 124). Mais, ce *naturel* relève d'un jugement de goût qui ne peut pas se formuler en méthode. Le *naturel* dépasse les règles, il est un mystère, un *je-ne-sais-quoi*.

² « Il aura l'air de jouer alors qu'il se donne bien du mal. »